Comme le rat du bon Horace [1] :
Moi, des tanches ! dit-il : moi [2], héron, que je fasse
Une si pauvre chère ! Et pour qui me prend-on ?
La tanche rebutée, il trouva du goujon [3].
Du goujon ! c'est bien là le dîner d'un héron !
J'ouvrirois pour si peu le bec ! aux dieux ne plaise !
Il l'ouvrit pour bien moins [4] : tout alla de façon
Qu'il ne vit plus aucun poisson.
La faim le prit [5] : il fut tout heureux et tout aise
De rencontrer un limaçon [6].

[1] *Cupiens variâ fastidia cœnâ*
Vincere, tangentis malè singula dente superbo.
HORAT., sat. 5, lib. II.

[2] Toujours la vanité. Ce *moi* emphatique, répété avec la satisfaction de l'amour-propre, est un mot entendu. Le héron n'a pas pu dire autrement.

[3] Antithèse de choses qui résulte d'une construction très précise et d'un rapprochement très bien exprimé.

[4] Ce ne sont pas là des effets difficilement recherchés ; leur agrément résulte de leur naturel ; mais quel ingénieux artifice est caché sous l'abandon du poëte ! Il se mêle à ses personnages, et devient leur interlocuteur comme sans s'en apercevoir.

[5] Toutes les circonstances sont parfaitement graduées : l'insouciance dédaigneuse, et puis l'appétit, et puis la faim ; et la proie du héron se trouve en raison positivement inverse de ses besoins, ce qui doit ajouter au désagrément de son repas.

[6] On n'a jamais remarqué que ces deux vers jouoient d'une manière piquante avec ceux qui terminent l'histoire de la *Fille*, qui n'est, comme on sait, que la fable du héron transportée au sens propre :

Ne soyons pas si difficiles :
Les plus accommodants, ce sont les plus habiles [1] ;
On hasarde de perdre en voulant trop gagner [2].
Gardez-vous de rien dédaigner,
Sur-tout quand vous avez à-peu-près votre compte.
Bien des gens y sont pris. Ce n'est pas aux hérons
Que je parle : écoutez, humains, un autre conte ;
Vous verrez que chez vous j'ai puisé ces leçons.

FABLE V.

LA FILLE.

Certaine fille, un peu trop fière,
Prétendoit trouver un mari

Se trouvant à la fin tout aise et tout heureuse
De rencontrer un malotru.

Il est cependant certain que La Fontaine n'a pas amené cette espèce de refrain sans intention. Les ballades anciennes dont il aimoit la lecture ont pu lui en fournir l'idée.

[1] Tout ceci est de la raison la plus saine, et du tour le plus propre à se fixer dans la mémoire. La Fontaine a dérobé au peuple la construction énergique et précise de ses proverbes, mais il y a joint l'élégance qui leur manque le plus souvent.

[2] L'avarice perd tout en voulant tout gagner.
Fab. 13, liv. V.

V. LA FILLE.

Dans les premières éditions des fables, celle-ci n'est pas séparée de la précédente ; elle en est en effet l'affabulation développée. C'est le sens allégorique transporté au sens propre, comme dans *le Coq et la Perle*.

Jeune, bien fait, et beau, d'agréable manière,
Point froid et point jaloux : notez ces deux points-ci [1].
Cette fille vouloit aussi
Qu'il eût du bien, de la naissance,
De l'esprit, enfin tout. Mais qui peut tout avoir ?
Le destin se montra soigneux de la pourvoir :
Il vint des partis d'importance.
La belle les trouva trop chétifs de moitié :
Qui, moi ! quoi, ces gens-là ! l'on radote, je pense.
A moi les proposer [2] ! hélas ! ils font pitié :
Voyez un peu la belle espèce [3] !
L'un n'avoit en l'esprit nulle délicatesse,
L'autre avoit le nez fait de cette façon-là :
C'étoit ceci, c'étoit cela ;
C'étoit tout, car les précieuses
Font dessus tout les dédaigneuses.
Après les bons partis, les médiocres gens
Vinrent se mettre sur les rangs.

[1] « Cette réflexion, car c'en est une, quoiqu'elle ne soit pas dé-« ployée, et que l'auteur ne la fasse qu'en avertissant de la faire, « cette réflexion, dis-je, plaît par le naturel même, parceque, « loin d'être recherchée, elle naît presque nécessairement du fait, « et que ces deux conditions que la fille exige présentent d'elles-« mêmes à l'esprit l'opposition qu'elles ont l'une à l'autre. »

La Mothe.

[2] Moi, des tanches ! dit-il : Moi, héron, que je fasse
Une si pauvre chère !

[3] Du goujon ! C'est bien là le diner d'un héron !

Elle de se moquer. Ah ! vraiment je suis bonne
De leur ouvrir la porte ! Ils pensent que je suis
Fort en peine de ma personne.
Grace à Dieu, je passe les nuits
Sans chagrin, quoiqu'en solitude.
La belle se sut gré de tous ces sentiments.
L'âge la fit déchoir : adieu tous les amants.
Un an se passe et deux avec inquiétude :
Le chagrin vient ensuite [1] ; elle sent chaque jour
Déloger quelques Ris, quelques Jeux, puis l'Amour [2] ;
Puis ses traits choquer et déplaire :
Puis cent sortes de fards. Ses soins ne purent faire
Qu'elle échappât au Temps, cet insigne larron [3].
Les ruines d'une maison
Se peuvent réparer : que n'est cet avantage
Pour les ruines du visage [4] !

[1] Comme la faim après l'appétit, dans la promenade du héron.

[2] Tableau plein de vérité et de poésie, qui rappelle ces jolis vers de la *jeune Veuve :*

Toute la bande des Amours
Revient au colombier.

[3] La Fontaine s'est rappelé cette pensée dans sa comédie de *Climène*, où elle est exprimée avec plus de graces encore, s'il est possible :

. . . . . Vous n'aurez pas toujours
Ce qui vous rend si fière et si fort redoutée ;
Caron vous passera sans passer les Amours :
Avant ce temps-là même ils vous auront quittée.

[4] Observation qui a toute la gaieté d'une épigramme, et tout

Sa préciosité [1] changea lors de langage.
Son miroir lui disoit, prenez vite un mari;
Je ne sais quel desir le lui disoit aussi :
Le desir peut loger chez une précieuse [2].

l'abandon d'une naïveté. Il n'y a que La Fontaine qui sache plaisanter ainsi.

On retrouve dans la *Psyché* cette analogie si comique et si hardie d'une vieille fille à un monument délabré. « L'aînée de ses « sœurs avoit dans sa personne des réparations à faire de tous « côtés. »

[1] Terme que notre langue n'a point conservé, parceque le travers qu'il désignoit n'existe plus, au moins avec les mêmes nuances. Il a passé long-temps pour être de l'invention de La Fontaine. Toutefois le savant M. Boissonade a très ingénieusement remarqué qu'il se trouvoit, dès 1676, dans la seconde partie des *Observations de Ménage sur la langue françoise*, où ce mot est employé trois ou quatre fois, pour reprocher au P. Bouhours son *purisme* affecté. La seconde partie du recueil de La Fontaine où se trouve cette fable est de 1679.

[2] Vers d'observation qui siéroit peut-être mieux dans les contes.

VARIANTE.

Qui, moi ! quoi, ces gens-là ! l'on radote, je pense.

Toutes les éditions que j'ai pu consulter donnent ainsi ce vers :

Quoi, moi ! quoi, ces gens-là ! l'on radote, je pense.

Quoique La Fontaine violât souvent l'harmonie sans scrupule, il y a dans ces trois premières syllabes une ineuphonie qui auroit nécessairement révolté son oreille, quand le sens même n'auroit pas demandé la leçon que j'établis sur la foi d'un exemplaire de l'édition originale, chargé de corrections manuscrites que je crois autographes.

Celle ci fit un choix qu'on n'auroit jamais cru,
Se trouvant à la fin tout aise et tout heureuse
De rencontrer un malotru.

FABLE VI.

Les Souhaits.

Il est au Mogol des follets
Qui font office de valets,
Tiennent la maison propre, ont soin de l'équipage,
Et quelquefois du jardinage.
Si vous touchez à leur ouvrage,
Vous gâtez tout [1]. Un d'eux près du Gange autrefois
Cultivoit le jardin d'un assez bon bourgeois.
Il travailloit sans bruit, avec beaucoup d'adresse,
Aimoit le maître et la maîtresse,
Et le jardin sur-tout. Dieu sait si les zéphyrs,
Peuple ami du démon, l'assistoient dans sa tâche !
Le follet, de sa part, travaillant sans relâche,
Combloit ses hôtes de plaisirs.

[1] Il le croit. Naïveté délicieuse. Et ce jardin qu'il aimoit *sur-tout*; mieux que *la maîtresse* elle-même! Et ces *zéphyrs, peuple ami du démon!* Quelle mythologie que celle de La Fontaine! Vous allez voir ce qui en arrivera. Ce *follet* a des *confrères*, et ces gens-là composent une *république*, un peuple qui reconnoît un *chef*, et qui subit par conséquent l'action du *caprice* ou de la *politique*. La Fontaine ne touche pas à une idée sans en faire jaillir un monde.

Pour plus de marques de son zéle,
Chez ces gens pour toujours il se fût arrêté,
Nonobstant la légèreté
A ses pareils si naturelle :
Mais ses confrères les esprits
Firent tant que le chef de cette république,
Par caprice ou par politique,
Le changea bientôt de logis.
Ordre lui vient d'aller au fond de la Norvége
Prendre le soin d'une maison
En tout temps couverte de neige :
Et d'Indou qu'il étoit on vous le fait Lapon.
Avant que de partir, l'esprit dit à ses hôtes :
On m'oblige de vous quitter :
Je ne sais pas pour quelles fautes ;
Mais enfin il le faut : je ne puis arrêter
Qu'un temps fort court, un mois, peut-être une semaine.
Employez-la : formez trois souhaits ; car je puis
Rendre trois souhaits accomplis :
Trois, sans plus. Souhaiter, ce n'est pas une peine [1]
Étrange et nouvelle aux humains.
Ceux-ci, pour premier vœu, demandent l'abondance,
Et l'Abondance à pleines mains
Verse en leurs coffres la finance,
En leurs greniers le blé, dans leurs caves les vins :

[1] La Fontaine ne manque jamais l'occasion d'introduire au milieu de ses récits une pensée ou un sentiment ; mais l'épisode se lie si bien au sujet que l'esprit ne songe pas à les séparer.

Tout en crève. Comment ranger cette chevance [1] ?
Quels registres, quels soins, quel temps il leur fallut !
Tous deux sont empêchés si jamais on le fut.
Les voleurs contre eux complotèrent,
Les grands seigneurs leur empruntèrent [2],
Le prince les taxa. Voilà les pauvres gens [3]
Malheureux par trop de fortune.
Otez-nous de ces biens l'affluence importune,
Dirent-ils l'un et l'autre : heureux les indigents [4] !
La pauvreté vaut mieux qu'une telle richesse.
Retirez-vous, trésors ; fuyez : et toi, déesse [5],

[1] *Chevance* est un vieux mot déja très inusité du temps de La Fontaine, qui ne l'a employé qu'une autre fois. (Fab. 20, liv. IV, vers 15.)

[2] « Comme il glisse cette circonstance avec une apparente « naïveté ! » CHAMFORT.

[3] *Pauvres gens* est ici une expression bien plaisante et bien philosophique.

[4] *Beati pauperes.* Il n'y a peut-être pas une idée de la morale de l'Évangile que La Fontaine n'ait fait passer dans sa morale rationnelle. Ces traits sont sublimes, parcequ'ils appartiennent à une langue qui finit toujours par prévaloir sur toutes les langues du monde, celle de la nature et de la vérité.

[5] Quand il parle de la médiocrité, c'est toujours d'inspiration. Il l'aime comme la solitude, comme le sommeil, comme *le rien-faire*, et il a ce rapport avec le plus philosophe des poëtes anciens, avec Horace.

Au reste, c'est La Fontaine qui a fait la médiocrité DÉESSE ; c'est lui qui l'a définie par ce vers admirable,

Mère du bon esprit, compagne du repos,

et il est ici bien au-dessus d'Horace.

Mère du bon esprit, compagne du repos,
O Médiocrité, reviens vite ! A ces mots
La Médiocrité revient. On lui fait place :
Avec elle ils rentrent en grace [1],
Au bout de deux souhaits, étant aussi chanceux
Qu'ils étoient, et que sont tous ceux
Qui souhaitent toujours, et perdent en chimères
Le temps qu'ils feroient mieux de mettre à leurs affaires.
Le follet en rit avec eux [2].
Pour profiter de sa largesse,
Quand il voulut partir et qu'il fut sur le point,
Ils demandèrent la sagesse.
C'est un trésor qui n'embarrasse point.

[1] « Ne diroit-on pas que c'est une souveraine à la clémence de « laquelle il faut recourir quand on a fait l'imprudence de la quitter « pour la fortune ? » CHAMFORT.

[2] « La Fontaine, au commencement de cette fable, a établi que « le follet étoit l'ami de ces bonnes gens et s'intéressoit véritablement « à eux. Cependant le follet n'a aucun regret qu'ils aient perdu « cette abondance tant desirée. Il en est au contraire fort aise, « parcequ'il sait qu'ils seront plus heureux dans la médiocrité. « Peut-on rendre la morale plus aimable et plus naturelle? »
CHAMFORT.

FABLE VII [1].

La Cour du Lion.

Sa majesté lionne un jour voulut connoître [2]
De quelles nations le ciel l'avoit fait maître.
Il manda donc par députés
Ses vassaux de toute nature,
Envoyant de tous les côtés
Une circulaire écriture
Avec son sceau. L'écrit portoit
Qu'un mois durant le roi tiendroit
Cour plénière, dont l'ouverture
Devoit être un fort grand festin,
Suivi des tours de Fagotin.
Par ce trait de magnificence
Le prince à ses sujets étaloit sa puissance.

[1] 12e du liv. IV de Phèdre.

[2] Cette rime est fort remarquable, parcequ'elle est un des premiers exemples de l'adoption de cette prononciation italienne dans un livre classique. Boileau s'y est toujours refusé :

Durant les premiers ans du Parnasse françois,
Le caprice tout seul faisoit toutes les lois.
Art Poét., ch. I, v. 121.

On dit à ce propos qu'un jour ce dieu bizarre,
Voulant pousser à bout tous les rimeurs françois,
Inventa du sonnet les rigoureuses lois.
Ibid., ch. II, v. 81.

En son louvre il les invita.
Quel louvre ! un vrai charnier, dont l'odeur se porta
D'abord au nez des gens. L'ours boucha sa narine :
Il se fût bien passé de faire cette mine ;
Sa grimace déplut : le monarque irrité
L'envoya chez Pluton faire le dégoûté.
Le singe approuva fort cette sévérité ;
Et, flatteur excessif, il loua la colère
Et la griffe du prince, et l'antre, et cette odeur :
Il n'étoit ambre, il n'étoit fleur,
Qui ne fût ail au prix. Sa sotte flatterie
Eut un mauvais succès, et fut encor punie :
Ce monseigneur du lion-là
Fut parent de Caligula [1].
Le renard étant proche : Or çà, lui dit le sire,
Que sens-tu ? dis-le-moi : parle sans déguiser.
L'autre aussitôt de s'excuser,
Alléguant un grand rhume : il ne pouvoit que dire
Sans odorat. Bref, il s'en tire.

Ceci vous sert d'enseignement :

[1] La Fontaine fait allusion à un caprice féroce qu'on attribue à Caligula, qui fit punir de mort et ceux qui pleuroient sa sœur Drusille et ceux qui ne la pleuroient point ; les premiers, parceque leurs regrets insultoient à l'apothéose de Drusille, les autres parcequ'ils témoignoient qu'ils étoient insensibles à sa perte. C'est l'horrible énigme du crocodile, si connue chez les anciens, c'est-à-dire le jeu d'esprit d'un sophiste cruel ; il faut croire, pour l'honneur de l'humanité, que Caligula lui-même a été calomnié.

Ne soyez à la cour, si vous voulez y plaire,
Ni fade adulateur, ni parleur trop sincère,
Et tâchez quelquefois de répondre en Normand [1].

[1] C'est une détestable morale, mais elle n'émane point du cœur de La Fontaine. Il exprime cette idée comme une conséquence vraie de l'ordre commun des choses, et non comme une leçon. Le poëte dit ceci comme il a dit autre part :

La raison du plus fort est toujours la meilleure.
Fab. 10, liv. I.

Il est revenu ailleurs sur la même pensée ; mais ce n'est plus qu'une observation philosophique, pleine de sens, exprimée avec la précision d'un proverbe :

Il ne faut à la cour ni trop voir ni trop dire.
Joconde.

VARIANTE.

V. 19. L'envoya chez Pluton faire le dégoûté.

C'est la dernière leçon de M. Didot, conforme à toutes les éditions anciennes, et par conséquent la seule bonne. Il est vrai que le vers 21 n'a point de rime, et c'est une grande négligence de La Fontaine ; mais il n'étoit permis à personne de la rectifier. Virgile a laissé beaucoup de vers imparfaits que ses éditeurs n'ont pas remplis. Coste avoit d'abord introduit un vers de sa façon dans la fable, pour suppléer à cette omission : il faut convenir qu'il n'est pas heureux :

Par une extrême ardeur de plaire,
Le singe approuva fort cette sévérité.

Dans l'édition de son commentaire donnée en 1757, Paris, p. in-12., Barbou adopta la leçon de M. de Montenault, qui avoit déja donné deux ou trois volumes de la sienne. Un grand nombre d'éditeurs les